

Le mythe de Pénélope

par Alain Peyrefitte

de l'Académie française

nrf

LES ESSAIS XXXI

Gallimard

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.***

© Éditions Gallimard, 1949.

© Éditions Gallimard, 1977, pour la nouvelle édition.

I

Le silence de Pénélope

*Elle évite au manoir les jeux des
prétendants ; loin d'eux, à son étage,
elle reste au métier.*

Odyssée, chant XV, vers 516.

*Aucun mot n'échappait de ses
lèvres.*

Chant XVII, vers 57.

Cette limite infranchissable

L'art du personnage lointain n'a rien produit de mieux réussi que la Pénélope d'Homère. On la voit moins qu'on ne la devine; son absence concertée fait sa subtile présence. Telle l'Andromaque de Racine, elle ne paraît qu'à peine; et dans l'instant même qu'elle se laisse apercevoir, on sent qu'elle s'est échappée. Elle demeure parmi les prétendants, elle vit ailleurs. Plus fuyante que les fantômes de nos contes, elle ne crée pas le mystère qui l'entoure; elle est ce mystère. Il semble qu'elle doive à sa pâleur son auréole; son relief à son effacement.

Elle a son lieu attitré de retraite: ce gynécée où les hommes ne pénètrent pas. Une clôture la protège. Elle n'y est pas

prisonnière, puisqu'elle en peut sortir à tout instant. Mais par cette limite infranchissable, le monde entier devient son prisonnier. Si les prétendants ne respectent guère les femmes, ils respectent les dieux : nul n'oserait, au comble même de l'ivresse, passer la limite qui le rendrait sacrilège. En revanche, elle descend, à son gré, donner des ordres aux serviteurs; veiller à la vie du domaine; jeter en passant l'œil du maître; ou, sait-on, raviver les désirs.

Ses appartements, elle n'en sortira pas de plusieurs jours, de plusieurs semaines. Une petite ouverture laisse passer les échos du monde; les toits étagés de la ville déferlent vers la campagne. Au loin, un paysan se rend à son travail, caracolant sur son âne. Derrière les calanques dont la crête se couronne de tamaris, miroite la mer, toujours vide. Les clochettes des chèvres tintent, par-delà le bourdonnement de la ville. De temps à autre, le tapage des buveries s'élève de la grand-salle. Dans la pièce voisine, les servantes s'affairent. Nattes et tapisseries tamisent ces rumeurs.

Pénélope reste seule, noyée dans la pénombre. Derrière elle, le lit de bois précieux qu'Ulysse est seul à connaître —

ce sera, le jour de la reconnaissance, son mot de passe.

Cet univers qui l'assiège doucement ne la concerne pas. La mer lui a pris son mari voici vingt ans; des intérêts divergents lui ravissent son fils, à l'heure même où il aurait pu rompre sa solitude; nulle confidente ne s'empresse autour d'elle. Sa royale chaise incurvée, ses riches tapis, sa chambre secrète, l'entourent d'une frontière de silence. Comme on voyait, à Pékin ou Jérusalem, les enceintes succéder aux enceintes de peur que rien ne touchât l'Intouchable, — elle est, dans cette île, île d'une île. Aussi seule devant sa toile que devant celle des Parques, elle ne peut compter sur aucun soutien visible pour affronter son destin.

Une solitude souveraine

Sa solitude n'est pas *la* solitude, mais la solitude de Pénélope. Elle ne ressemble à aucune autre. Il existe la solitude de qui se sépare du monde, afin de fuir un tourment

qui le poursuit ou de poursuivre une paix qui le fuit. Il y a la solitude de qui cherche à découvrir une abondance intérieure, dont il entend faire sa proie, à l'écart des mêlées comme à l'abri des déceptions. Il existe aussi la solitude que l'on s'impose comme épreuve. Ou celle qui simplement se satisfait de soi, pour se livrer complaisamment aux rêves, aux souvenirs, ou aux rêves ressouvenus.

La solitude de Pénélope est différente. Non pas cherchée, mais acceptée; ni voulue, mais choisie. L'épouse d'Ulysse ne se refuse que pour mieux se donner : de là qu'elle rayonne quand elle paraît s'éteindre. La réserve du gynécée reflète sa réserve intérieure. Discrète, dépouillée, réduite à l'essentiel, ramenée à son propre centre, elle s'anéantit dans la contemplation d'une joie qui est au-delà de la vie. Sa solitude la met de pair avec une communion plus secrète. Une société invisible la transfigure. Le bonheur, le seul bonheur de Pénélope est de savoir demeurer dans sa chambre.

Mais elle n'a nulle peine à en sortir. Le bruit ni la cohue ne peuvent interrompre le dialogue muet qu'elle a entamé. C'est

pourquoi les prétendants ont un peu l'impression qu'elle n'est pas de ce monde. Quand elle pose sur eux son regard, elle semble fixer un être qui les dépasse. Et on sent que pour l'aborder, il faudrait s'adresser à un médiateur qui se dérobe. Quelques-uns l'accuseront de simuler, ou de dissimuler. Mais en même temps, ils reconnaîtront avec inquiétude que ces mots, s'ils la décrivent, ne l'expliquent pas.

Elle est reine; elle est une reine. Sa solitude ne vient pas d'un manque d'entourage, mais d'un excès d'entourage. Ce domestique nombreux, cette innombrable cour, voilà les garants de son secret. Elle ne se voudrait pas distante : dans ce clapotement général, les distances se marquent de soi, se creusent autour d'elle — il n'y aurait pas d'île sans la mer. Les rires des hommes, les cris des filles chatouillées, viennent mourir au pied de sa porte.

Qu'elle paraisse, tout se tait. Elle descend lentement les marches, grande, belle — d'une beauté qui n'a que faire des parures. Elle *est* beauté, comme si elle avait choisi sa beauté, ainsi qu'elle a choisi son destin. Un attrait extérieur à elle la livre-

rait ; cet attrait intérieur la voile, ne faisant qu'un avec son mystère.

Elle soulève ses lourds cils, promène les yeux sur cette foule qu'elle vient d'immobiliser : « *Descendant de sa chambre par le grand escalier, et ayant emmené avec elle deux de ses chambrières pour ne pas être seule, elle arriva devant les prétendants, cette femme divine, et se tint à l'appui de l'embrasure, entourée de ses chambrières, ramenant ses voiles aux couleurs vives sur les joues* »¹.

Elle aura beau parcourir la salle, elle restera, au milieu de ces hommes, aussi gardée que dans sa chambre. Les deux chambrières ne sont pas là pour la protéger contre quelque tentative, mais pour accroître sa majesté. La traîne de son *péplos*, agrandie de cette traîne vivante, creuse autour d'elle un vide. Elle évoquerait une statuette archaïque, ou l'image hiératique d'une peinture sur poterie, si ses mouvements n'avaient ce vaporeux, cette souplesse aérienne de sylphide. Comment la cohue ne cesserait-elle pas de saccager le silence ? Elle n'est que faiblesse. Et chacun

1. Chant I, vers 330 sq. On utilisera le plus souvent la traduction si évocatrice de Victor Bérard.

se sent écrasé par sa puissance. Aucun homme n'est là pour lui prêter main-forte. Et cinquante sont tenus en respect, depuis des années, sous le charme de cette femme. Si elle ne gouverne pas, elle règne.

Mainte abandonnée, mainte épouse de prisonnier ou de disparu, a connu la même aventure : il fallait, pour que ce mythe fût immortel, qu'il s'incarnât dans une aussi haute figure. La matière importe moins ici que la manière. On ne peut évoquer sans un tremblement le souvenir du petit Bara tombant le cœur percé, ou de Péguy mort d'une balle au front ; ni sans sourire, ce soldat qui succomba d'une balle mal située ; la mort était bien là, et même plus cruelle ; point la tragédie. Pénélope, elle, sans la mort, possède un style de grandeur, qui l'insère avec naturel dans un contexte épique et qui fait d'elle, non un cas, mais un symbole.

Le dernier mot d'un dialogue

Le silence veut tout dire. La femme d'autrefois, selon le vœu, après Euripide,

de l'apôtre Paul, y trouvait moins son ornement, que l'attribut de sa condition; ses activités muettes, son discret affairément, signalaient seulement l'humble office où on l'avait reléguée. Le silence de Pénélope a un autre sens.

Si la parole est le corps de la pensée, parler serait aussi grave pour Pénélope que livrer son corps. Le langage risquerait, par une diffusion impudique, de profaner son âme la plus secrète; rompant le cercle de sa solitude, il lui rendrait le sentiment de sa séparation. Le silence lui restitue le pouvoir du dialogue. Le silence de sa chambre, sanctuaire d'Ulysse, est vraiment un silence *religieux*, c'est-à-dire le dernier mot d'un dialogue qui ne finira pas. Le propre du présent est, comme la parole, d'être livré à chacun; le propre de l'absence est d'être ineffable. Celui vers qui Pénélope tend ses pensées, ne se distingue pas de son silence.

Par là, son silence et son refus ne font qu'un : double condition de son aventure spirituelle. C'est la même tenue, la même retenue, qui brident son verbe, et qui brident sa chair. A refuser ses dons, à taire

son secret, elle s'unit à une autre vie, qu'en la profanant elle aurait brisée.

Les litanies de Pénélope

Sans mot dire, elle tire la navette sur son métier. Va-t-elle retrouver les servantes, voilà qu'elle retombe dans le monde du langage. Les paroles des autres font peser, sur sa liberté, une perpétuelle menace.

Aussi ne dit-elle rien que d'indispensable; quand elle parle, ses mots s'enrobert d'un silence majeur qui leur donne un sens inconnu; au lieu de le rompre, ils le prolongent et le préparent. L'expression, sobre en général chez Homère, prend dans sa bouche encore plus de rigueur. Jamais une phrase qui soit en dessus ou en dessous de la pensée : le verbe seul, dans sa plus juste pesanteur. Pénélope peut se vanter de n'avoir pas dit un mot d'inutile — la seule femme chez Homère qui ne bavarde pas.

Quand elle repose l'une sur l'autre ses lèvres qui vont rester immobiles, on n'a pas, comme il advient, à se demander si elle a fini ou s'il faut encore attendre. Sa force

de rayonnement et de pénétration réside là.

Les Anciens ne s'étaient pas trompés à cette solennité du silence. Les Grecs, prompts à discerner le caractère ésotérique d'un personnage, avaient deviné, dans le mystère qui entoure Pénélope, les traces de sa divinité. On en fit une déesse; elle suscite une légende merveilleuse et contrastée. Les poètes latins lui appliquent exactement les mêmes qualificatifs dont les Litanies décoreront une autre femme, Vierge et mère : *pudica, pia, sancta, candida, casta, castissima, purissima.*

L'innommée

Ce silence se double d'un autre. Dans les scènes où Pénélope ne paraît pas, elle n'est même pas nommée, bien qu'elle les domine impalpablement. Ulysse parlera avec abondance de ses bonnes fortunes; il ne cite même pas la femme qui donne un sens à son aventure, sauf, une ou deux fois, quand il ne peut s'en dispenser, à l'appeler « son épouse légitime ». Cette discrétion, chez un homme qui ne ménage pas les mots et

n'épargne le récit d'aucun détail, vrai ou faux, a de quoi surprendre. Le poète a délibéré d'entourer son héroïne d'un voile; il la désigne, plutôt qu'à l'intelligence, à l'intuition.

Pénélope paraît n'être faite de rien. On la dirait moins une femme, qu'une attitude, un instant, une présence. Homère a parié de la révéler en suspendant sa peinture au bord d'un mystère que les phrases auraient violé. Il épargne avec rigueur le pathétique extérieur de l'histoire : il n'aura recours à l'événement qu'à la fin, et l'événement tirera sa richesse de ces économies accumulées.

Du reste, on ne la voit vivre que dans l'espace d'un mois. Qu'a-t-elle fait pendant vingt ans — les dix ans de la guerre de Troie et les dix ans du retour d'Ulysse? Il faut reconstituer et déchiffrer son rôle, comme un temple dont on ne posséderait que les chapiteaux et les métopes, ou comme une inscription à peu près effacée. Homère se défend même d'intervenir dans le récit et d'introduire l'événement par un biais, sous forme de situations résumées. Ces coupes en large sont pratiquées à l'extrémité d'une évolution qui nous échappe, et qui

ALAIN PEYREFITTE
Le mythe de Pénélope

« Dans l'histoire de la civilisation, écrit Alain Peyrefitte, il n'est pas de livre, à l'exception des Livres saints, qui ait marqué autant l'humanité que *l'Iliade* et *l'Odyssée*. »

Le mythe qu'analyse Alain Peyrefitte signifie, à ses yeux, que la confiance est la loi cachée de la condition humaine ; la structure intime de la matière sociale. Une confiance inébranlable est le secret des grandes actions : pour qui ne désespère pas, le destin peut se retourner. La confiance crée l'avenir qu'elle attend ; elle transforme les batailles perdues en guerres gagnées. L'attitude de Pénélope « jette d'avance sa lumière sur toutes les épopées de l'histoire ».

A travers cet essai, proposé en 1947 aux Éditions Gallimard, deux lecteurs avaient aussitôt deviné les « dons éclatants » d'un essayiste qui avait à peine dépassé vingt ans et l'« œuvre exceptionnelle qu'il pourra produire » : Albert Camus et Marcel Arland. Tous deux ont alors parrainé son entrée dans la vie littéraire ; et le second, trente ans plus tard, devait à nouveau le parrainer à l'Académie française.